

GEO L'auteur marseillais Jean-Claude Izzo a écrit : «On ne comprend rien à cette ville si l'on est indifférent à sa lumière.» **Qu'en pensez-vous ?**

Rudy Ricciotti Un proverbe provençal très joli dit : «Le meilleur dans le soleil, c'est l'ombre.» C'est très vrai. A Marseille, la lumière n'apaise pas, elle s'impose, elle est tyrannique. Il n'y a que dans des lieux qui en sont souvent privés, comme Paris, Genève ou Lille, qu'elle apporte le bonheur : dès qu'il y a un rayon de soleil, tout le monde est heureux. C'est la rareté qui fait la qualité. Mais ici, on vit avec cette lumière en permanence et elle peut martyriser. Un jour de mistral, en été comme en hiver, il devient impossible d'entrouvrir les yeux, même de deux millimètres.

Comment profiter alors de cette lumière particulière ? Existe-t-il des moments et des endroits plus propices ?

L'instant idéal, c'est quand le soleil se couche, à cause de l'orientation de la ville vers l'ouest. Quant au lieu, c'est incontestablement depuis la mer, en longeant un littoral qui fait vingt-cinq kilomètres de l'Estaque jusqu'à la baie des Singes. Sur ce rivage, on traverse plusieurs cultures, industrielle, portuaire, maritime et balnéaire. Il y en a pour tous les goûts. J'aime surtout l'extrémité de la baie des Singes, quand la côte bifurque soudainement vers le sud. Tout à coup, la lumière devient très différente et on a l'impression de changer de continent. Ce n'est plus la même mer, plus les mêmes vagues, plus la même couleur. L'eau devient cobalt : un bleu très dense, sans nuance de gris.

Blaise Cendrars a écrit sur la cité phocéenne : «C'est [...] une des villes les plus mystérieuses du monde et des plus difficiles à déchiffrer.» Partagez-vous ce point de vue ?

Ce n'est pas faux de dire qu'elle est mystérieuse. Je connais Marseille depuis très longtemps : j'y suis arrivé quand j'étais lycéen et j'y ai fait l'école d'architecture. Mais à dire vrai, je suis un peu fatigué d'elle. Cette ville est comme un boxeur poids lourd, du genre d'Arthur Cravan, le poète boxeur [né en 1887, ce neveu d'Oscar Wilde était considéré par les surréalistes comme un précurseur

de leur mouvement, ndr] : elle encaisse les mauvais coups sans broncher, mais reste difficile à atteindre. Même celui qui cherche Marseille ne la trouve jamais vraiment. Cette cité me fait penser au roman «Le Désert des Tartares», de Dino Buzzati : on attend, on entend le bruit des cavaliers, on voit les nuages de poussière, et on se dit que ça y est, ils vont enfin arriver. Mais on s'aperçoit qu'ils ne viendront jamais...

En France, Marseille est un peu un cas à part : il y a un centre-ville très populaire, et une périphérie plus chic. Cette particularité risque-t-elle de disparaître ?

Même si les institutionnels tendent à chasser les populations laborieuses du front de mer, il n'y a pas de vraie raison que cela change. Le snobisme est d'ailleurs impossible ici, ce serait un comportement ridicule. Mais d'un point de vue économique, Marseille souffre beaucoup. Cette ville est aussi nourrie par la violence, voire par l'esthétique de la violence. Sa complexité identitaire – la ville est née de vagues successives d'immigration, des Italiens, des juifs, des pieds-noirs, des Grecs, des Arméniens, des Espagnols, etc. – la fait ressembler à New York. Or, à part Gaston Defferre, nous n'avons pas eu de maires inspirés comme Ed Koch et Rudy Giuliani [respectivement élus à New York de 1978 à 1989 et de 1994 à 2001], qui ont su faire évoluer la métropole en matière de cosmopolitisme et de sécurité.

Pourquoi dites-vous que travailler à Marseille est une responsabilité «écrasante» ?

La responsabilité, pour qui construit ici, c'est de parvenir à s'intégrer sans paraître ridicule. C'est un peu comme débarquer dans une tribu de féroces guerriers : il faut être prudent et ne pas jouer au cador ! La difficulté, c'est que Marseille n'est pas une ville de nuances. Il n'y a pas de marges dans le paysage : pour qu'une œuvre architecturale s'y insère, il vaut mieux qu'elle soit violente et besogneuse plutôt qu'aimable, raffinée et courtoise.

De grands travaux ont été lancés un peu partout dans la métropole.

Est-ce que les architectes ont dialogué entre eux pour les réaliser ?

Non, car cela ne relève pas de notre responsabilité, mais plutôt de celle des aménageurs : c'est à eux de régler les problèmes de «covoisabilité». Ne laissons pas croire que les architectes ont plus de pouvoir qu'ils en ont !

Quels sont vos coins préférés ?

J'aime le marché des pêcheurs, sur le Vieux-Port. C'est l'une des dernières images authentiques de Marseille. Avant que j'habite à Cassis, c'était mon lieu de pèlerinage. J'y allais tous les dimanches matins pour observer les hommes décharger des poissons de toutes les couleurs. C'est un spectacle puissant. Et une source d'inspiration, car je fais beaucoup la cuisine. Ici, c'est l'un des derniers sites urbains d'Europe où l'on peut déguster les produits de la cueillette, de la chasse et de la pêche. Moi, je mange des salades sauvages qui proviennent des champs et un ami chasseur me fournit en gibier. Les collines à la sortie de la ville sont comme un garde-manger ! Il y a aussi le magnifique quartier de l'Estaque. J'y viens pour acheter des panisses [spécialité à base de farine de pois chiches] et m'installer en terrasse. J'aime aussi ce grand paysage portuaire, qui est un territoire défendu : je ne sais pas pourquoi l'accès en est barré au public, car on peut facilement imaginer les gens s'y balader le dimanche. Ça m'est déjà arrivé de filouter pour pénétrer cette cité interdite : la digue du large, tout en pierres, tout en longueur, est somptueuse.

Les Marseillais ont-ils une identité propre ? Qu'aimez-vous chez eux ?

C'est le dernier peuple en Europe qui parvient à tenir tête au politiquement correct. Il est excessif, bringueur, grande gueule. Et surtout, il résiste à toute forme de globalisation. En vérité, cette ville n'est pas colonisable : c'est là son sourire, sa tendresse. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Marseille a autant d'artistes résidents, capables de se rebeller. J'espère que toutes ces nouvelles constructions, ce renouvellement urbanistique, ne changeront pas cette âme si particulière. ■

Propos recueillis par Olivia Snaïje